

DELPHES ET SON AVENIR

Jusqu'en mai 1927, l'antique théâtre de Delphes était resté, depuis des siècles, enveloppé de silence; l'écho des Phérides ne redisait plus les louanges des dieux, et la ville sainte de Delphes avait perdu son nom. Songe égaré dans un désert de cimes aux rocs déchiquetés, Delphes avait été remplacé par Kastri, et cette humble bourgade recouvrait entièrement, de ses bâtisses construites avec des pierres antiques, les terrasses, les temples et l'antique théâtre de l'homérique Pytho. Pour déblayer le sol qui recélait les ruines encore inexplorées de ce site sacré, il fallut d'abord exproprier le village de Kastri et le reconstruire, sur un terrain vierge, à quinze cents mètres plus loin. Entreprises et conduites par l'Ecole française d'Athènes, ces fouilles donnèrent de remarquables résultats. Elles nous révélèrent de rares chefs-d'œuvre de sculpture, près de cinq mille textes épigraphiques et tout un ensemble de monuments et d'offrandes variés, dont un des plus beaux est le *Trésor des Athéniens*, petit temple votif que les vainqueurs de Marathon construisirent pour commémorer leur victoire sur les Perses.

Le haut plateau aérien sur lequel, entourées de silence et battues par les vents, les ruines de Delphes s'étagent en terrasses, est limité, d'un côté, par l'hémicycle des Phérides ou des Rochers Resplendissants; de l'autre, par une gorge sinueuse et profonde qui descend, couverte d'oliviers, jusqu'au lit caillouteux du Plistos, et qui remonte, de face, en dressant vers le ciel les assises abruptes des rochers du Kirphis. Au sommet de ce plan incliné,

et proche du mur à pic qu'élèvent les Phédriades, se trouvait le temple d'Apollon. Autour de lui s'étendait une enceinte sacrée, d'environ 200 mètres sur 130, dont le mur de clôture était percé par sept ou huit portes. Partant du bas des terrasses et aboutissant à la place entourée d'offrandes où se voyait l'entrée du temple oraculaire, la Voie Sacrée parcourait en zigzags ce grand quadrilatère. Malgré tous les détours, la pente en était si roide et si lustrée qu'on avait dû, par endroits, couvrir de stries transversales les dalles glissantes qui la pavent, afin de retenir le pied des fidèles, et de faciliter aux animaux, destinés à être sacrifiés sur l'autel érigé devant la façade de la divine demeure, la montée de cette rampe. C'est dans l'enceinte de ce quadrilatère et tout au long de la Voie Sacrée que s'entassaient, à droite et à gauche, les offrandes votives que Grecs et Barbares prodiguaient, de tous les coins du monde hellénisé, au dieu de la lumière. De tant de trésors, de petits temples d'une architecture élégante et d'une ornementation consommée, de tant de trépieds et de statues en or, de groupes en marbre et en bronze, de trophées aériens et de hautes colonnes, il ne reste plus guère qu'un blanc chaos de bases mutilées. De tout temps, en effet, cette forêt de richesses avait excité la convoitise humaine. Lorsque Néron, après Sylla et tant d'autres, pilla la ville sainte, il emporta, dit-on, cinq cents statues de bronze. Malgré ce vol, Plin en comptait, peu après, encore plus de trois mille, et Pausanias, qui visita Delphes et y séjourna dans le courant du 2^e siècle de notre ère, nous a laissé, dans son *Itinéraire*, une nomenclature si précieuse de tous ces trésors évanouis que cette énumération, malgré sa sécheresse, a tout le merveilleux d'un conte féerique.

Du temple d'Apollon, qui attirait à lui, de l'Orient jusqu'à Rome, tant de pieux pèlerins, il ne reste plus que le plan, sommairement indiqué par un gigantesque bâti de fondations mutilées. Ce temple fut détruit et re-

construit plusieurs fois. En 548, un incendie le ravagea. Il fut relevé par une souscription internationale, et le roi d'Egypte Amasis, et Crésus, dernier roi de Lydie, souscrivirent des sommes importantes. En 373, un tremblement de terre l'abattit de nouveau, et une nouvelle souscription internationale en assura la réédification. C'est à ce dernier temple, de dimensions presque égales à celles du Parthénon, qu'appartiennent les quelques tambours de colonne qui gisent sur le sol.

Le grand temple de Delphes n'était pas simplement, comme le sont la plupart des autres temples divins, la maison où habitait le dieu. Il renfermait sous sa partie centrale l'*adyion*, l'endroit où l'on ne pénétrait pas, la crypte où la Pythie, assise sur le trépied, rendait les oracles dont la portée intriguait l'univers des anciens. On eût souhaité découvrir moins ruiné ce saint des saints de la religion grecque. En effet, si on ne pouvait pas espérer d'y retrouver la statue en or d'Apollon, le trépied de la Pythie, le tombeau de Dionysos et ce fameux *Omphalos*, pierre sacrée ointe d'huile et entourée de bandes de laine, il était tout au moins permis de s'attendre à pouvoir reconnaître à des vestiges précis la disposition matérielle de cette crypte sacrée. Rien n'a été découvert, et les fouilles n'ont point percé le mystère souterrain de la demeure du dieu qui rendait des oracles. Un trou béant et ravagé, une sorte de cave s'ouvrait bien au milieu du dallage du temple; mais ce trou était désert et vide comme une tombe profanée. Le fond montrait le roc à nu, et aucune trace de la fissure par où arrivaient, dit-on, les exhalaisons qui rendaient la Pythie inspirée, n'apparaissait. La ruine était d'une dévastation si totale qu'on en vint à penser qu'elle résultait peut-être d'une destruction systématique. Mais, écrit M. Emile Bourguet, le docte auteur des *Ruines de Delphes*, « que ce soient les derniers païens ou les premiers chrétiens qui, dans une intention très différente, aient voulu faire dis-

paraître tout vestige de ce qu'on pourrait appeler le mécanisme matériel de l'oracle, le résultat en a été le même : la dernière Pythie a emporté son secret ».

Telle est, sommairement esquissée, l'histoire des ruines et du temple de Delphes. Si l'antique nom de ce lieu vénéré a connu de nos jours un renouveau de splendeur et attiré sur lui, non plus seulement l'attention du monde connu des Anciens, mais celle plus grande du monde d'aujourd'hui, c'est à la science française que Delphes doit tout d'abord cette renaissance insigne. En déblayant, au prix de bien des peines et de bien des sacrifices, le théâtre antique, le temple d'Apollon et son enceinte sacrée, elle a permis au grand poète qu'est Angélo Sikélianos de rendre à la vie un site auguste et sacré, de faire reprendre à des foules modernes le chemin oublié de la sainte montagne et de repeupler le théâtre et le temple. Répondant à son appel, le peuple grec, désireux de retrouver l'âme inspirée de sa patrie recouvrée, de prendre conscience de son nouvel avenir sur le rocher même qui fut une des bases de sa grandeur passée, vint se grouper avec empressement autour de ce centre de vie hellénique et de fraternité que représentait l'*Omphalos* de Delphes. Là, sur des cendres antiques que gardaient encore tièdes la chaleur et la flamme du dieu toujours vivant qu'est le brillant soleil, le génie de sa race sut rallumer le feu sacré qui brûlait dans ce foyer commun de l'Hellade d'antan. Après avoir été abandonnée pendant près de vingt siècles, cette ville sainte, une des plus saintes de la Grèce sacrée, reprit, malgré ses temples ruinés, ses richesses évanouies et ses dieux en poussière, comme un semblant de l'animation qu'elle devait avoir du temps de sa splendeur. Jadis, tous les neuf ans d'abord, puis tous les quatre ensuite, et de nouveau tous les neuf ans à l'époque impériale, dès que la trêve sacrée annonçant les fêtes d'Apollon avait été proclamée, des pèlerins se mettaient, en plein cœur de l'été, en route pour Delphes.

où se célébraient les Jeux Pythiens, établis en l'honneur de la victoire du dieu sur le serpent Python. Ces Jeux commençaient par des sacrifices et par un drame sacré figurant les luttes d'Apollon contre le serpent. Dans le théâtre, construit près du temple et dans l'enceinte sacrée, avaient lieu des concours de musique, de cithare avec chant, de flûtes et de cithares. On adjoignit plus tard, à ce concours de cantates à la louange du dieu de la lumière et de l'inspiration, des représentations dramatiques, des concours de comédiens, de tragédiens, de rhapsodes, de joueurs de trompettes, de chœurs comiques et tragiques. Dans le stade, construit au pied des Phédriades dans la partie la plus élevée de la ville, et en dehors du sanctuaire, avaient lieu des combats gymniques pour hommes et pour enfants. Enfin, dans l'hippodrome, situé dans la plaine aujourd'hui recouverte par de plantureux oliviers, étaient donnés des jeux équestres mêlés à des courses de chars. Pindare en célébra les vainqueurs, qui recevaient comme prix des couronnes de laurier ou de rameaux d'olivier, et le bronze, comme dans le cas de l'Aurige, en éternisait le visage. Ces fêtes coïncidaient avec une foire dans laquelle les Delphiens, qui vivaient de l'oracle, faisaient de fructueux bénéfices en hébergeant les pèlerins, en leur servant de ciceroni, en leur vendant des couteaux de sacrifice, des casques renommés, de petits trépieds, des ex-voto, des souvenirs et d'innombrables bibelots de piété.

Le programme que nous offrit la Grèce moderne en 1927 et en 1930 n'était point et ne pouvait évidemment pas être aussi somptueux et complet que celui qu'élaborait, pour ses pieux invités, le collège amphictyonique delphien. En 1927, le programme comportait une représentation du *Prométhée* d'Eschyle dans le théâtre, des jeux gymniques dans le stade et un concert de musique byzantine le soir, dans le théâtre. Ce fut la représentation du *Prométhée* qui obtint le succès le plus incontesté. En-

dormi depuis des temps séculaires, l'écho profond et oublié des roches Phédriades, que frappaient de face les cris de Prométhée, se réveilla. Leur voix ranimée prolongeait jusqu'au cœur de la terre les plaintes du Titan, et la vibrante falaise les renvoyait en ondes frémissantes dont la sonorité, s'amplifiant dans la gorge que le théâtre surplombe, enveloppait nos âmes d'une douceur céleste et musicale qui nous tombait du haut des rochers attendris. Mais ce fut lorsque les Océanides, aux bras chargés d'espoirs et de prières, apparurent en dansant sur le terre-plein de l'orchestre et le remplirent à la fois de danse, de musique et de chant, que les roches Phédriades semblèrent s'émouvoir et vibrer comme les cordes aux longs frémissements de la cithare du divin Apollon. Toute la lumière de leur visage argenté et paré de tous les fards qui carminent ou qui dorent la blonde terre de l'Hellade odorante redevint palpitante, et, comme au temps d'Orphée, on entendit la montagne chanter. Le drame se déroula dans un enchantement continu. Les masques des acteurs les élevaient à la hauteur héroïque du site qu'empourprait le coucher du soleil, et cette magie du verbe exprimé par le chant, la musique et la danse, nous révéla, pour la première fois, l'incomparable vertu émotionnelle du chœur tragique antique. Nous avions bien soupçon de son extrême importance; mais il ne nous était pas possible d'imaginer, avant de l'avoir vu nous apparaître à Delphes, ce que son ensemble représentait d'indispensable au théâtre. Le plus grand et le plus durable bienfait de cette représentation fut de redonner vie à la puissance suggestive du chœur et de remettre en action sa profondeur expressive et son caractère essentiellement religieux. Par lui, la tragédie grecque retrouvait son sens véritable, sa plénitude esthétique, et se nimbait d'un tel rayonnement de ferveur et de silencieuse émotion, que le drame antique nous apparut ce qu'il était vraiment : une liturgie sacrée.

En 1930, outre une reprise du *Prométhée enchaîné*, le programme des fêtes comprenait une première des *Suppliantes* d'Eschyle et des jeux gymniques et équestres organisés dans le stade. Cette reprise du *Prométhée* eut le même succès que la première. Pour nous, toutefois, comme nous l'avons déjà écrit, ce fut la représentation des *Suppliantes* d'Eschyle qui nous sembla avoir porté au comble cette religieuse exaltation de la vie, cette purification des pensées et des cœurs qui, selon le mot d'Aristote, est la vertu qui doit se dégager, comme un profit esthétique et moral, du drame tragique. Si *Prométhée*, en effet, nous révéla dans un décor unique et, pourrait-on dire, spécifiquement approprié à la solitude sonore que le grandiose de ce drame réclame, la majesté et la grâce qu'ajoutent au chœur tragique la musique et le chant, les *Suppliantes* élevèrent jusqu'à l'apothéose la magnificence expressive de cette révélation. Pour faire chanter à ce chœur, qui se comporte comme un vrai personnage, toute sa poésie collective, pour alléger la monotonie de ces longues strophes qui, tour à tour, implorèrent les dieux d'Argos, racontent au roi Pélasgos l'origienne argienne de Danaos, la persécution que subissent ses filles, Mme Eva Sikélianos, la géniale animatrice de ces représentations, avait divisé en cinq demi-chœurs le chœur des *Suppliantes*. Cinquante choreutes vêtues de blanc, coiffées et parées à l'égyptienne, évoluaient dans l'orchestre. Vingt-cinq suivantes, au mantelet jaune d'or et porteuses, comme leurs maîtresses, de rameaux d'oliviers décorés de bandelettes de laine, les accompagnaient. A tour de rôle, les cinq coryphées, les cinq demi-chœurs et les cinquante filles de Danaos, parlaient, déclamaient, chantaient et suppliaient. Dans cet ensemble d'une incomparable harmonie, la grâce de la diversité s'alliait à la vigueur concrète d'une merveilleuse unité. Chaque choreute avait appris à garder l'indépendance spontanée de ses gestes et de son naturel. Dans les moments secondaires,

où les péripéties du drame laissent une liberté relative à l'expression de la pensée particulière, chaque suppliante ne semblait jouer que pour soi et réagir à sa façon. Mais toutes se retrouvaient d'instinct dans une même attitude, quand le sublime de la prière ou le tragique de l'effroi les unifiait dans une pensée commune. Durant toute la durée de l'action, ce chœur angoissé de vierges fugitives ne cessa pas de nous montrer, par la vertu de la danse, du chant et des paroles, le visage divers de leurs âmes communes et le drame intérieur qui les préoccupait. Ailées par une musique imprégnée du sentiment qui convenait, les strophes du chœur se déroulaient avec la majesté d'une cantate sacrée et se répondaient comme se répondent et s'alternent les versets des psaumes. Jamais, je crois, représentation ne créa un tel état d'âme commun de béatitude et de recueillement. Une identique émotion nous transfigurait tous et nous confondait tous dans une même ferveur. Je compris alors ce que les Anciens voulaient dire, quand ils proclamaient qu'Apollon était « le dieu dont la cithare chante pour inspirer aux hommes le désir de la paix ». Je compris mieux encore le sens aigu et profond de ces paroles d'Isocrate qui, en célébrant les bienfaits des fêtes panhelléniques, écrivait : « Les panégories méritent tous nos éloges, parce qu'elles nous ont légué une coutume qui nous fait conclure des trêves et renoncer aux haines invétérées, pour nous réunir en un même lieu où la communauté des prières et des vœux, des sacrifices et des jeux nous rappelle notre origine commune et nous laisse pour l'avenir mieux disposés les uns à l'égard des autres. » Ce qui fut vrai jadis pour le monde grec peut l'être encore aujourd'hui pour le monde moderne, et il reste certain que le culte du beau peut, aujourd'hui comme hier, rapprocher les hommes par ce qu'ils ont de meilleur, coordonner les aspirations des élites et les employer au plus grand bien commun, car, en cherchant le beau, c'est le bien que l'on

trouve et le vrai que l'on sert. Bien plus, et c'est pourquoi il faut amener de plus en plus nombreuses des foules de tous pays sur le rocher de Delphes; rien ne peut, comme la contagion de l'émotion tragique, faire naître dans les cœurs ces deux vertus qui sont les gardiennes de l'ordre et de la prospérité du monde civilisé : la haine de la violence et de la démesure, et l'amour fécond et bienfaisant de la paix. L'obtention de cette paix supérieure et le souci constant de sa stabilité était autrefois, et doit encore être, le souci permanent de la religion de Delphes.

Aussi, ce fut avec une âme entièrement apaisée et comme purifiée par les inoubliables spectacles qu'ils venaient de contempler dans le théâtre de Delphes, que les écrivains venus de différents pays pour assister aux fêtes de 1930 se réunirent dans la bibliothèque de M. Angélo Sikélianos. Ils sentaient le besoin de rendre durable et stable l'émotion divine qui les avait transportés. L'ordre du jour de cette réunion était, en conséquence, d'esquisser en commun les directives pour assurer, d'une part, la continuité de ces fêtes et envisager ensuite les possibilités d'accroître et d'étendre, sur un plus vaste plan, le bienfait renouvelé des rencontres sur le rocher de Delphes. Lues par M. Angélo Sikélianos, deux lettres de MM. Politis et Papanastassiou rallièrent tous les suffrages. Elles précisaient, avec l'entière netteté désirable, tout ce qu'il fallait entreprendre et créer pour assurer aux pèlerins qui se rendraient dorénavant à Delphes le confort ou tout au moins le minimum de confort exigé par le besoin des temps. Bien plus encore, ces deux lettres prévoyaient la création d'un centre d'études delphiques, de salles de conférences d'une bibliothèque. Sur tous ces points, l'accord fut unanime. De ce fait, non seulement fut admise la maintenance à tout prix de l'ordonnance périodique des fêtes et des représentations, mais la création nécessaire d'un centre delphique d'études et de mé-

ditions fut aussi approuvée. Quelques divergences de vue se manifestèrent bien sur la façon d'élaborer le programme d'un aussi vaste plan, mais l'idée même de l'édification, à Delphes, d'une maison des Muses, d'un temple de la pensée fut *en principe* unanimement adoptée. Là, pour l'avenir de Delphes, est le point décisif et le résultat capital de cette réunion.

L'œuvre humaine à remplir dépasse maintenant le bienfait limité de l'œuvre dramatique; la portée du cycle périodique des fêtes prend une ampleur inespérée, et Delphes redevient la fidèle héritière de son antique mission. En réunissant, à propos ou en dehors des fêtes magnifiques qui ont affirmé aux yeux du monde entier la résurrection spirituelle de la Grèce moderne, l'élite intellectuelle des différents pays civilisés, Delphes redeviendra le cœur d'inspiration et de vie qu'il mérita d'être autrefois. Ces rencontres d'âmes sur un sol sacré et dans un site qui, en nous donnant le sentiment de l'éternel, nous dépouille de tout ce qui est transitoire, ces communions spirituelles et ces échanges d'idées ne manqueront pas, je crois, de servir avec fruit la cause sacrée de la liberté de l'esprit, et de contribuer à la grande œuvre de pacification intellectuelle et morale que réclame aujourd'hui la conscience des peuples. Il appartient à Delphes, où était honoré le dieu de l'Unité qui se nommait Apollon, de redonner aux hommes le sentiment et la respiration de cette unité perdue et de les réinitier à cette vie d'intelligence, de poésie, de santé et d'universel amour qui constituait l'essence et le partage des trois divinités : Athéna, Apollon, Dionysos, qu'on révérait sur les rochers de Delphes.

MARIO MEUNIER.